

La politique et la langue anglaise

George Orwell

Cette brochure reprend la traduction d'un texte de George Orwell datant de 1946, avec la préface et postface de *l'Insécurité sociale*, n°7, 1983. Cette réflexion sur le langage politique et journalistique peut également servir d'outil aux les militants libertaires.

« Je pense que les règles suivantes couvrent la plupart des cas :

1. Ne jamais utiliser une métaphore, une comparaison ou une figure du discours qu'on a l'habitude de voir imprimée.
2. Ne pas utiliser un mot long quand un court suffit.
3. S'il est possible d'éliminer un mot sans toucher au sens, toujours le supprimer.
4. Ne jamais utiliser le passif quand on peut utiliser l'actif.
5. Ne jamais utiliser une expression étrangère, un mot scientifique ou un terme de jargon si on peut trouver un équivalent dans l'anglais de tous les jours.
6. Ne pas tenir compte de ces règles dès qu'on risque de dire quelque chose de barbare. »

George Orwell

PARTAGE NOIR - 1987



GEORGE ORWELL

**LA POLITIQUE &
LA LANGUE ANGLAISE**

<https://www.partage.noir.fr>
 contact@partage-noir.fr
 1987/20-06-2019
 Couverture illustration: www.craftsmanspace.com
 (CC BY-NC-SA 3.0)

graphes et aux textes. L'emploi de métaphores mêlées, de mots abstraits plutôt que concrets sont tout aussi importants. On peut noyer les procédés décrits ci-dessus dans un flot de phrases anodines, chargées de « faire passer ». C'est ainsi qu'en dehors des périodes électorales et à moins d'affaires brûlantes, les articles de journaux présentent une dilution du mensonge qui le rend moins perceptible. L'esprit du temps est néanmoins si bien orienté dans le sens du mensonge qu'il est courant de trouver chez certains auteurs des passages entiers où les procédés dont nous ne cessons de parler se trouvent réunis.

« pour s'être transformé en maquis de procédures, la forêt de Brocéliande n'a rien perdu de ses mystères » p. 65

« les décors ont varié, les réfutations succédé aux réfutations mais la pièce se joue désormais depuis deux siècles, le sujet court toujours, poursuivi par l'ombre de son subjectivisme, cherchant son élan pour sauter dans le feu central qui règle tout ».
 p. 253

Les Maîtres-Penseurs, Glücksmann,
 Editions Livre de Poche.

« Il n'y a pas de champ linguistique sans des relations bi-univoques, ou bien entre des articulations de niveaux différents, nomènes et phonèmes, qui assurent finalement l'indépendance et la linéarité des signes déterritorialisés mais ce champ reste défini par une transcendance, même quand on la considère comme absence ou place vide, opérant les pliages, les rabattements et les subordinations nécessaires, et d'où coule dans tout le système le flux matériel inarticulé dans lequel elle taille, opose, sélectionne et combine : le signifiant. »

« On retient le mouvement objectif apparent tel qu'il est décrit sur le socius, sans tenir compte de l'instance réelle qui l'inscrit et des forces, économiques et politiques, avec lesquelles il est inscrit ; on ne voit pas que l'alliance est la forme sous laquelle le socius s'approprie les connexions de travail dans le régime disjonctif de ses inscriptions ».

L'Anti-Oedipe, p. 222, Deleuze Guattari,
 Editions de Minuit.

Il aurait sans doute été possible d'ironiser plus lourdement (en citant Lacan par exemple), mais ce genre d'exercice a ses limites, et nous préférons nous arrêter là.

[1] *Les orateurs politiques sont autant manipulés que manipulateurs quand ils tiennent leur rôle : leur crédibilité dépend d'une apparence d'assurance et de compétence ; occuper leur temps de parole au moyen d'un flot aisé, ininterrompu de mots est le signe des qualités que leur public attend d'eux. Il ne s'agit donc pas de rendre les orateurs politiques seuls responsables du mensonge universel.*

[2] *Tout auditeur doué d'une saine naïveté saisit immédiatement que celui qui dit « parlons franchement » a l'habitude de mentir, qu'il n'y a donc pas de raison de le croire davantage cette fois-ci. Ceux qui emploient cette expression (principalement des membres du PC) voient la chose à leur manière, évidemment ; Orwell avait déjà remarqué cette caractéristique que les staliniens (et tous les léninistes) partagent avec les catholiques : ils sont incapables d'imaginer que leurs adversaires politiques (de tout bord) soient de bonne foi, et ils ne peuvent s'empêcher de les salir. Leur « parlons franchement » signifie : « laissez-vous faire, avouez votre erreur ».*

On retrouve là le type de retournement que cette sorte de gens fait subir à la réalité : accuser les adversaires de ce qui est imputable à l'accusateur. Les dissidents russes par exemple sont accusés de schizophrénie par une société dont le fonctionnement est complètement dissocié, et qui est littéralement délirante. Tout PC se juge assiégé par la société (tant qu'il ne l'a pas conquise, et encore), société dont il quette les faiblesses pour l'investir.]

[3] *Il existe un genre de mensonge bien de notre époque : le mensonge maladroit institutionnalisé, représenté par les démentis officiels qui ont pour fonction, malgré leur apparence systématique de mensonge balbutiant, de satisfaire ceux (et ils sont incroyablement nombreux) qui ont envie de ne pas comprendre le cynisme du pouvoir et à qui il ne manque qu'un semblant de raison pour ce faire. C'est Mitterrand faisant démentir les révélations colportées par un journal catho sur ses incertitudes d'homme d'État. C'est Deferre affirmant l'absence de lien entre Franceschi et des hommes de main du milieu corse. C'est Henu assurant au mois d'août qu'aucune troupe combattante ne serait envoyée au Tchad, etc.]*

Postface de *L'Insécurité sociale*

Le texte d'Orwell date de 1946 et ceux à qui il déplaît ne manqueront pas de tirer argument de cette ancienneté toute relative pour lui dénier toute pertinence. Cette publication aurait donc été incomplète si elle n'avait donné une série d'exemples concernant la langue française d'aujourd'hui. Notre but n'est pas de définir ce qui est le plus significatif, mais de montrer par des exemples courants pris quasiment au hasard quel point la démonstration d'Orwell touche juste.

Le langage journalistique ou politique en France est en effet truffé de métaphores figées. Aucun article de politique étrangère (ou de politique intérieure en période électorale) ne se conçoit plus sans des marges de manœuvre, réduites en général, prix à payer, prendre ses distances, mettre en avant, rester maître du jeu, faire le gros dos...

Combien d'articles pseudo-explicatifs sur la société française, à propos de mesures gouvernementales, ou de conflits sociaux, évitent les être sur la sellette, au cœur du problème, retour à la case départ, retourner le couteau dans la plaie... ?

L'élimination des verbes simples se fait au profit d'expressions contournées qu'Orwell citait déjà : être sujet à, faire avec, avoir pour effet de, donner des raisons pour... on peut ajouter mettre au service de, être chargé de...

L'abus des préfixes et des suffixes dans la formulation de nouveaux mots inutiles est devenu une règle : solutionner, suivisme, giscardisme, mitterrandisme, antiparti, anti-France, antisoviétisme, anticommunisme... Ces mots en anti- sont fortement chargés d'émotion. Le vocabulaire politique se réduit de plus en plus à des mots et à des expressions sans autre valeur que celle de l'affectivité : rigueur, laxisme, état de grâce, changement, parti des travailleurs, austérité... Quelques-uns de ces mots sont si flous qu'ils passent en l'espace de quelques mois d'un bloc politique à l'autre (ri-

gueur, changement, austérité). Certains termes n'ont d'autre utilité que de provoquer un réflexe automatique de haine (fascisme, communisme, totalitaire... Il y avait les hittérotraskiste, youpin, boche, social-fasciste, vipère lubrique qui semblent aujourd'hui passés de mode). D'autres à l'inverse déclenchent un réflexe d'adhésion démocratique, scientifique, égalité...

Enfin, il y a ceux, incolores, qui remplissent le vide de la pensée et du papier : problème, paramètre, phénomène... Cette fonction de remplissage est tout autant assurée par de « longues tirades de mots ordonnés » du type : dans le cadre de nos préoccupations communes, c'est une très bonne question et je vais m'attacher à y répondre, voici un exemple très significatif, dans le cadre (au choix) de la situation actuelle, de la division du monde entre riches et pauvres, de l'opposition des supergrands, de la crise du capitalisme, de la course aux armements (...), ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui plus que jamais...

Cet art de parler pour ne rien dire [1] est aussi art de sortir des phrases spécialisées dans le mensonge éhonté : nous avons toujours défendu (au choix) les droits des travailleurs, la grandeur de la France, la liberté, les droits de l'homme (...), parlons franchement [2], soyons clairs...

Il est encore art de mentir par omission (« nommer les choses sans susciter les images qui leur correspondent ») : on parle de coupures budgétaires dans les programmes sociaux afin de ne pas évoquer les conséquences concrètes sur la vie de ceux qui dépendaient de l'aide ; force de l'ordre n'évoque en rien les matraqueurs qu'elle désigne.

Il est enfin art de mentir par insinuation : les éléments extérieurs à l'entreprise, les éléments incontrôlés, d'où vient l'argent ? (...) [3].

Mais la technique de la confusion joue sur un autre registre : des mots on passe aux para-

Introduction de *L'Insécurité sociale*

Les idées dominantes n'exercent pas leur pouvoir selon un mode invariant. Dans les pays de vieille tradition capitaliste, une nouvelle manière s'est établie depuis plus de trente ans, associant l'apparence de la vieille liberté d'opinion à l'efficacité du mensonge totalitaire. Soljenytsine a souligné cela en remarquant qu'en Occident on peut dire toute la vérité sans que cela change quoi que ce soit.

On peut de moins en moins parler d'idéologie au sens d'un système d'idées fiées socialement à un groupe économique, politique, ethnique ou autre, exprimant sans réciprocité ses intérêts plus ou moins conscients, et constituant donc la cristallisation théorique d'une forme de fausse conscience.

Les idéologies structurées ne sont plus au centre du mensonge social ; c'est pour cette raison que la compréhension de ce qu'est la confusion est devenue un point de référence pour la pensée critique. Etre confus, ce n'est pas se tromper mais, d'une part, se complaire dans un éventail de mensonges, de demi-mensonges, de mensonges par omission et de banalités creuses, complètement contradictoires (ça donne une apparence de totalité !) et, d'autre part se définir contre quelque chose que l'on diabolise. Les pseudo-vérités se soutiennent ainsi par l'affrontement, au lieu que cet antagonisme les disqualifie. On en trouve les plus belles illustrations dans les discours des partis politiques. Les ignominies de la droite font pâlir celles de la gauche et inversement, les crimes de l'Union soviétique et ceux des Etats-Unis s'éclipsent mutuellement.

Ce désordre, cette incohérence ont pour fonction de laisser ce qui existe à l'abri de la critique, rien de plus. L'ultime argumentation de l'ordre existant est désormais : « j'existe, un point c'est tout ».

Le texte traduit ici a été écrit au début de la période dans laquelle nous vivons encore Orwell

y démonte certains des mécanismes du langage mensonger, qui devenait alors dominant et qui s'appuyait sur un extraordinaire développement dans l'art de jouer sur les mots. Il se trouve que l'analyse de cet « art » aide beaucoup à comprendre la confusion politique d'aujourd'hui : les mensonges ne sont pas moins nombreux qu'à l'époque d'Orwell, mais ils sont devenus une norme de pensée, et sont par là-même plus difficiles à nommer. Cet art dans la manipulation des mots n'est bien sûr pas tout-puissant, puisqu'il ne peut prospérer que sur un fond de passivité et d'indolence généralisées. On peut en effet remarquer que la passivité a atteint la dimension d'un trait de civilisation et est devenue l'un des facteurs agissant de notre époque. Elle est sans doute pour beaucoup dans le fait que le cours de l'histoire moderne a pris au dépourvu toutes les vieilles théories de la révolte sociale.

Le texte « Langue anglaise et politique » ne peut intéresser que ceux qui veulent bien voir l'ampleur des mensonges politiques et la signification de cette ampleur. S'ils savent déjà, comme l'écrit Orwell, qu'« aujourd'hui les discours et les écrits politiques sont pour l'essentiel une défense de l'indéfendable », ils auront néanmoins avantage à le lire parce qu'il met en lumière des techniques dont tout le pouvoir tient à la pénombre qui les entoure. Le mérite de ce texte est là : il est utilisable, sa lecture n'est pas réservée aux spécialistes de stylistique qui usent d'un vocabulaire impénétrable au non-initié. Cette réflexion peut servir à combattre la destruction de la lucidité, destruction devenue indispensable à tous les pouvoirs. Nommer les procédés de la confusion ne suffit pas, bien entendu, à la faire disparaître, mais cela nous donne au moins le moyen d'en démonter les mécanismes et de la refuser.

La politique et la langue anglaise (1946)

Presque tous ceux que la question intéresse admettent que la langue anglaise est sur une mauvaise pente, mais on dit en général qu'on n'y peut rien changer. L'argumentation est que notre civilisation est décadente, et que notre langue doit nécessairement participer de l'effondrement général.

Toute lutte contre les abus de langage tiendrait par conséquent de l'archaïsme sentimental, qui fait préférer les bougies à la lumière électrique ou les fiacres aux avions. Derrière cela se cache l'idée à demi consciente que le langage serait plutôt un organisme biologique qu'un instrument que nous façonnerions en fonction de nos besoins.

Il est vrai que le déclin d'une langue doit avoir en fin de compte des causes politiques et économiques : il ne peut pas être simplement dû à l'influence néfaste de tel ou tel écrivain. Mais un effet peut devenir une cause, renforçant la cause première et ainsi de suite. Un homme peut se mettre à boire parce qu'il se sent un raté, et ensuite dégringoler complètement parce qu'il boit. C'est quelque chose de ce genre qui se produit pour la langue anglaise. Elle devient laide et imprécise parce que notre pensée est idiote, mais le débrillé de notre langue nous fait plus facilement penser de façon imbécile. Or, le processus est réversible : l'anglais moderne, particulièrement l'anglais écrit, est rempli de mauvaises habitudes qui se répandent par imitation et qui peuvent être évitées à condition de vouloir s'en donner la peine. Si l'on se débarrasse de ces habitudes on peut penser plus clairement, et penser clairement est un premier pas vers une régénération politique : le combat contre le mauvais anglais n'est donc pas frivole, et il ne doit pas rester une préoccupation de professionnels. J'y reviendrai bientôt et j'espère qu'alors le sens de ce que j'ai dit ici sera devenu plus clair. En attendant, voici cinq spécimens de l'anglais tel qu'on l'écrit désormais couramment.

qu'on peut probablement y apporter quelque remède en partant des mots. Si vous simplifiez votre anglais, vous voilà libéré des pires imbécillités de l'orthodoxie. Vous ne pouvez alors parler aucun des dialectes requis, et quand vous proférerez une stupidité, celle-ci sera évidente même pour vous. Le langage politique — et avec quelques variantes, cela concerne tous les partis politiques, des Conservateurs aux Anarchistes — est destiné à rendre les mensonges crédibles et les meurtres respectables, à donner une apparence de solidité à ce qui n'est que du vent. On ne peut changer tout cela en un instant, mais on peut au moins changer ses propres habitudes, et de temps à autre on peut même, Si la raillerie est suffisamment faite, jeter telle tournure éculée et inutile — *botte de sept lieues, talon d'Achille, (...), creuset, (...), véritable enfer*, etc. à la poubelle car c'est là qu'elle est le mieux.

trouver les mots qui semblent le mieux convenir. Quand on pense à quelque chose d'abstrait on est enclin à utiliser des mots dès le départ, et, à moins de faire un effort conscient, le dialecte du moment interviendra et fera le travail pour vous, brouillant ou même changeant ce que vous voulez dire. Sans doute vaut-il mieux éviter les mots courants (abstrait) aussi longtemps que possible et rendre aussi clair que possible ce qu'on veut dire, à travers des images et des sensations. Ensuite, on peut choisir — et pas simplement accepter — les expressions qui couvriront au mieux le sens, et puis revenir dessus et appréhender l'impression que ces mots feront sur quelqu'un d'autre. Ce dernier effort de réflexion élimine toutes les images usées ou mêlées, toutes les tournures préfabriquées, les répétitions inutiles, et de manière générale le flou et les trucs de charlatan. Mais il arrive souvent qu'on ait des doutes sur l'effet d'un mot ou d'une expression, et l'on a besoin de règles sur lesquelles s'appuyer quand l'instinct fait défaut. Je pense que les règles suivantes couvrent la plupart des cas :

1. Ne jamais utiliser une métaphore, une comparaison ou une figure du discours qu'on a l'habitude de voir imprimée.
2. Ne pas utiliser un mot long quand un court suffit.
3. S'il est possible d'éliminer un mot sans toucher au sens, toujours le supprimer.
4. Ne jamais utiliser le passif quand on peut utiliser l'actif.
5. Ne jamais utiliser une expression étrangère, un mot scientifique ou un terme de jargon si on peut trouver un équivalent dans l'anglais de tous les jours.
6. Ne pas tenir compte de ces règles dès qu'on risque de dire quelque chose de barbare.

Ces règles semblent élémentaires et elles le sont, mais elles demandent un profond changement d'attitude chez ceux qui ont pris l'habitude d'écrire dans le style aujourd'hui à la mode. On peut respecter toutes ces règles et néanmoins écrire du mauvais anglais, mais on ne peut rien écrire dans le genre des cinq exemples cités au début de l'article.

Je n'ai pas considéré la langue dans son usage littéraire, mais simplement comme instrument qui permet d'exprimer la pensée au lieu de l'obscurcir, voire l'interdire. Stuart Chase et d'autres en sont presque venus à dire que les mots abstraits n'ont aucun sens, et cela leur a servi de prétexte pour défendre une sorte de quietisme politique. Puisque vous ne savez pas ce qu'est le fascisme, comment pouvez-vous prétendre lutter contre ? On ne doit pas avaler de telles absurdités, mais on devrait reconnaître que le chaos politique actuel est lié à la dégradation de la langue, et

Ces cinq passages n'ont pas été choisis parce qu'ils seraient particulièrement mauvais — j'aurais pu en citer de bien pires — mais parce qu'ils illustrent divers vices de l'esprit dont nous souffrons aujourd'hui. Leur niveau se situe un peu au-dessous de la moyenne, mais ce sont des exemples assez représentatifs. Je les numérote pour pouvoir m'y référer par la suite.

1. *« Je ne suis en fait pas sûr qu'il soit vrai de dire que Milton, qui d'abord avait semblé n'être pas très différent d'un Shelley du XVII^e siècle, ne soit pas devenu, par une expérience de plus en plus amère au fil des ans, plus contraire (étrangère [sic]) au fondateur de cette secte jésuite que rien ne pouvait l'amener à tolérer. »*

Professeur Harold Laski (essai tiré de *Freedom of Expression*)

2. *« Above all we cannot play ducks and drakes with a native battery of idioms which prescribes such egregious collocations of vocables as the Basic put up with for tolerate or put at a loss for bewilder. »*

Pr Lancelot Hogben (*Interglossa*)*

3. *« D'un côté nous avons la personnalité libre : par définition, elle n'est pas névrotique, car elle ne connaît ni conflit, ni rêve. Ses désirs sont tels, qu'ils sont transparents, car ils sont exactement ce que les approbations institutionnelles mettent en avant de la conscience ; un autre schéma institutionnel changerait leur nombre et leur intensité ; il y a peu de choses en eux qui soit naturel, irréductible ou culturellement dangereux. Mais, de l'autre côté, le lien social lui-même n'est rien que la réflexion mutuelle de ces intégrités auto-rassurées. Remémorez-vous la définition de l'amour. N'est-ce pas la figure même d'une abstraction ? Où y a-t-il une place dans ce hall de miroirs pour une quelconque personnalité ou fraternité ? »*

Essai sur la psychologie in *Politics* (New-York)

4. *« Tous les "gens bien" des clubs de gentlemen et tous les capitaines fascistes forcenés, unis par la haine du socialisme et l'horreur bestiale de la marée montante du mouvement des masses révolutionnaires, ont recouru à des actes de provocation,*

* Texte littéralement intraduisible, que nous laissons pour ceux qui comprennent l'anglais.

des incendies volontaires et insensés, des légendes moyenâgeuses de puits empoisonnés, pour légitimer la destruction des organisations ouvrières et chauffer la petite-bourgeoisie agitée jusqu'à une ferveur chauvine au nom du combat contre la voie révolutionnaire de sortie de la crise. »

(brochure communiste)

5. « Si un esprit nouveau doit être infusé dans ce vieux pays, il y a une réforme épineuse et très discutée qui doit être abordée, c'est l'humanisation et la galvanisation de la BBC. Là, timidité veut dire corruption et atrophie de l'âme. Le cœur de la Grande-Bretagne peut être sain et son battement fort, mais le rugissement du lion britannique est aujourd'hui semblable à celui de Bottom du Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, — aussi aimable que celui de n'importe quelle colombe. Une Grande-Bretagne virile et nouvelle ne peut continuer indéfiniment à être diffamée aux yeux ou plutôt aux oreilles du monde par les langueurs caduques de Langham Palace, qui se font effrontément passer pour « l'anglais standard ». Quand la Voice of Britain est entendue à neuf heures, il serait beaucoup mieux et infiniment moins grotesque d'entendre les « h » honnêtement lâchés que l'actuel braiement scolaire plein d'enflure, de suffisance et d'inhibition de la part de vierges miaulantes, timides et irréprochables. »

(lettre parue dans Tribune)

Chacun de ces passages a des défauts qui lui sont propres, mais hormis la même laideur évitable, deux caractéristiques leur sont communes. La première est la banalité de l'imagerie ; l'autre est le manque de précision. Ou bien l'auteur veut dire quelque chose et n'arrive pas à l'exprimer, ou bien il dit par inadvertance quelque chose d'autre, ou encore il est pour ainsi dire indifférent au fait que ses mots aient un sens ou non. Ce mélange de flou et de pure incompétence est le trait le plus marqué de la prose anglaise moderne, particulièrement de celle des écrits politiques. Aussitôt que certains thèmes sont exposés, le concret se mêle à l'abstrait et personne ne semble plus capable d'éviter les tournures rebattues : la prose consiste de moins en moins en mots choisis pour leur sens et de plus en plus en tournures assemblées à la manière des sections d'un immeuble préfabriqué. Voici une liste, avec notes et exemples, de divers trucs qui permettent ordinairement au prosateur d'esquiver le travail de composition.

de cavalerie obéissant au clairon, s'assemblent automatiquement selon de mornes schémas familiaux. Cette invasion de l'esprit par des phrases toutes faites (« réussir une transformation radicale », « jeter les bases ») ne peut être prévenue qui si l'on est constamment sur ses gardes ; chaque expression de ce genre anesthésie une partie du cerveau.

J'ai dit plus haut que la décadence de notre langue est probablement curable. Ceux qui le nient utiliseraient comme argument, s'ils produisaient vraiment un argument, que le langage ne fait que refléter les conditions sociales existantes, et que nous ne pouvons influencer son développement par un rafistolage de mots ou de constructions. Ceci est peut-être vrai du ton, de l'esprit général d'une langue, mais ce n'est pas vrai du détail. Des mots et des expressions idiots ont souvent disparu, non par une évolution lente, mais grâce à l'action consciente d'une minorité. Deux exemples récents : *explorer chaque voie* et *ne négliger aucun aspect* qui ont été tués par les railleries de quelques journalistes. Il existe une longue liste de métaphores suspectes dont on pourrait ainsi se débarrasser s'il y avait assez de gens qui s'intéressent à la question ; on devrait aussi pouvoir tourner en dérision la forme *non-in-*, réduire la fréquence des racines latines et grecques dans les phrases ordinaires, expulser les tournures étrangères et les mots scientifiques égarés ; de façon générale, rendre le style prétentieux démodé. Mais ce ne sont que des questions mineures. La défense de la langue anglaise implique bien davantage, et peut-être veut-il mieux commencer par dire ce qu'elle n'implique pas.

Pour commencer, ça n'a rien à voir avec le goût de l'archaïsme, de la sauvegarde des mots et des tournures dépassées, ni avec l'établissement d'un « anglais standard » dont il ne faudrait jamais dévier. Au contraire il s'agit notamment de mettre au rebut tout mot ou tournure qui n'est plus utile. Cela n'a rien à voir avec une grammaire et une syntaxe correctes, qui n'ont guère d'importance tant qu'on rend le sens clair, ni avec le refus des américanimes, ni avec la recherche de ce que l'on appelle « un bon style de prosateur ». D'autre part, il ne s'agit pas de faire dans la simplicité truquée, ni d'essayer de rendre l'anglais écrit semblable à l'anglais parlé. Cela n'implique pas davantage de toujours préférer les mots saxons aux mots latins, bien qu'il s'agisse d'utiliser les mots les moins nombreux et les plus courts qui correspondent au sens. Ce qui est avant tout nécessaire, c'est de laisser le sens choisir les mots, et pas contraire. En prose, la pire des choses qu'on puisse faire avec les mots, c'est de les laisser vous mener. Quand on pense à un objet concret on pense sans mots, et si on veut décrire la chose qu'on a visualisée, on cherche jusqu'à

trait : « *Je crois qu'il faut tuer ses adversaires toutes les fois qu'on peut en tirer un résultat profitable.* » Par conséquent, il dira sans doute quelque chose de ce genre « *Tout en concédant volontiers que le régime soviétique affiche certains traits que les humanistes sont enclins à déplorer, nous devons, je pense, reconnaître qu'une certaine restriction du droit de l'opposition politique est un corollaire inévitable des périodes de transition, et que les rigueurs avec lesquelles le peuple russe a été confronté ont été amplement justifiées dans la sphère des réalisations concrètes.* »

Le style enflé est en soi une sorte d'euphémisme. Une masse de mots d'origine latine tombe sur les faits comme une neige légère, brouillant les contours et couvrant tous tes détails. Le grand ennemi du langage clair c'est l'insincérité. Quand il y a un fossé entre les buts réels et les buts déclarés, on a recours presque instinctivement à des mots interminables et à des clichés, comme une seiche qui projette son nuage d'encre. Aujourd'hui, il n'y a plus moyen de « rester hors de la politique ». Toutes les questions sont politiques et la politique elle-même est une masse de mensonges, d'échappatoires, de folie, de haine et de schizophrénie. Quand l'atmosphère générale est mauvaise, le langage doit souffrir. Il est probable — c'est une hypothèse que je ne peux vérifier par moi-même — que langues allemande, russe et italienne se sont toutes dégradées dans les dix ou quinze dernières années, par suite de la dictature.

Mais si la pensée corrompt le langage, le langage peut aussi corrompre la pensée. Un mauvais usage peut se répandre par tradition et par imitation, même parmi des gens qui devraient savoir mieux faire et qui le savent. Le langage dont je parle est d'une certaine manière très pratique. Des expressions telles que : *une hypothèse plausible, laisse beaucoup à désirer, ne servirait au but utile, une considération que nous devrions garder à l'esprit* sont une tentation continuelle, un tube d'aspirine qui se trouve en permanence à portée de la main. Relisez cet essai et vous trouverez certainement que j'ai commis à de nombreuses reprises les fautes que je dénonce. Par le courrier de ce matin j'ai reçu une brochure traitant de la situation en Allemagne. L'auteur me dit qu'il « *s'est senti forcé* » de l'écrire. Je l'ouvre par hasard, et voici à peu près la première phrase que je vois : « *[les Alliés] ont une occasion non seulement de réaliser une transformation radicale de la structure politique et sociale de l'Allemagne de façon à éviter une réaction nationaliste en Allemagne même, mais aussi de fonder les bases d'une Europe coopérative et unifiée.* » Vous voyez, il « *se sent forcé* » d'écrire — il pense probablement qu'il a quelque chose de nouveau à dire — et pourtant ses mots, à la manière de chevaux

Les métaphores figées

Une métaphore nouvelle soutient la pensée en évoquant une image visuelle, tandis qu'une métaphore qui est « morte » (par exemple *iron resolution*, fermeté d'acier) a en fait régressé jusqu'à devenir une expression ordinaire si bien qu'en général on peut l'utiliser sans diminuer la vivacité du style. Mais entre ces deux groupes il y a un immense réservoir de métaphores usées jusqu'à la corde qui ont perdu tout pouvoir évocateur et qui ne servent qu'à s'épargner la peine de trouver des tournures par soi-même. Quelques exemples : *se tenir au coude à coude, placer entre les mains de, pêcher en eaux troubles, à l'ordre du jour, talon d'Achille, chant du cygne*, etc. Pour beaucoup d'entre elles, leur utilisateur ignore le sens d'origine (...), et des métaphores incompatibles sont fréquemment mêlées, indice certain que l'auteur se moque de ce qu'il dit. Quelques métaphores courantes aujourd'hui ont été détournées de leur sens d'origine, sans que leurs utilisateurs s'en doutent le moins du monde. Par exemple *toe the line* [s'aligner] est parfois orthographié *tow the line* [remorquer la ligne !].

Autre exemple : *le marteau et l'enclume*, aujourd'hui utilisé pour dire que l'enclume est en position défavorable. Dans la vie courante, c'est presque toujours l'enclume qui brise le marteau, jamais l'inverse : un écrivain qui prendrait le temps de réfléchir à ce qu'il dit s'en apercevrait, et se garderait de pervertir l'expression d'origine.

Opérateurs ou fausses expressions verbales

Ceux-ci épargnent la peine de trouver les verbes et les substantifs appropriés, et en même temps truffent chaque phrase de syllabes superflues qui lui donnent une apparence de symétrie. Voici quelques expressions caractéristiques : *rendre inopérant, militer contre, être au contact avec, être sujet à, (...), donner des raisons de, avoir pour effet de, jouer un rôle déterminant dans, se faire sentir, prendre effet, montrer une tendance à, servir le but*, etc., etc. La note dominante est l'élimination des verbes simples. Au lieu d'être un seul mot (*briser, arrêter, gâcher, réparer, tomber*), le verbe devient une tournure complexe, composé d'un substantif ou d'un adjectif, adjoind à quelque verbe de sens très général : *s'avérer, servir, former, jouer, rendre*. De plus, on préfère partout où c'est possible la voix passive à la voix active,

les constructions à base de substantifs aux gérondifs (*par l'examen de*, au lieu de : *en examinant*).

L'enchaînement des verbes est encore brisé par l'utilisation des *-iser* et des *dé-*, et les énoncés les plus banals reçoivent une apparence de profondeur au moyen de la forme *non in-*. De simples conjonctions ou prépositions sont remplacées par des expressions telles que : *eu égard à*, *le fait que*, *à force de*, *en vue de*, *dans l'intérêt de*, *dans l'hypothèse où* ; et les fins de phrase sont sauvées de la platitude par des lieux communs du genre : *grandement désiré*, *ne peut être négligé*, *un développement attendu dans le proche avenir*, *digne d'attention*, *mené à une conclusion satisfaisante*, etc.

Un style prétentieux

Des mots tels que : *phénomène*, *élément*, *individu*, *objectif*, *catégorique*, *efficace*, *réel*, *de base*, *primaire*, *promouvoir*, *constituer*, *exploiter*, *utiliser*, *éliminer*, *liquider* sont utilisés pour habiller certains énoncés et donner un air d'impartialité scientifique à des jugements partisans. Des adjectifs tels que : (...) *épique*, *historique*, *trionphant*, *suranné*, *inévitabile*, *inexorable*, *véritable* servent à donner un air digne aux processus sordides de la politique internationale, tandis que le style qui vise à glorifier la guerre a d'ordinaire recours à une coloration archaïque, ses mots caractéristiques étant : *royaume*, *trône*, *char*, *bras armé*, *trident*, *sabre*, *bouclier*, *bannière*, (...), *clairon*. Des mots et des expressions étrangers tels que *cul-de-sac*, *Ancien Régime*, *deus ex machina*, *mutatis mutandis*, *statu quo*, *gleichschaltung*, *weltanschauung* sont utilisés pour se donner un air de culture et d'élégance. Hormis les abréviations utiles (*i.e.*, *e.g.*, *etc.*) il n'y a pas besoin de ces centaines d'expressions d'origine étrangère qui sont devenues courantes dans l'anglais d'aujourd'hui. Les mauvais écrivains, en particulier les scientifiques, les hommes politiques et les sociologues sont presque toujours hantés par l'idée que les mots latins ou grecs sont meilleurs que leurs correspondants saxons, et des mots superflus comme : *expedite*, *ameliorate*, *predict*, *extraneous*, *deracinated*, *clandestine*, *subaqueous*, et des centaines d'autres dominent de plus en plus leurs correspondants anglo-saxons.

Une illustration intéressante les noms anglais de fleurs, qui avaient cours encore tout récemment, sont aujourd'hui supplantés par des termes grecs, *napdragon* devenant *antirrhinum*, *forget-me-not* devenant *myosotis*, etc. Il est difficile de trouver

politiques qu'on peut trouver dans les brochures, les éditoriaux, les manifestes, les Livres Blancs, et les discours des sous-secrétaires, diffèrent bien sûr beaucoup d'un parti à l'autre, mais ils sont tous semblables en ceci qu'on n'y trouve presque jamais un tour de langage vivant, original. Lorsqu'on observe quelque tâcheron fatigué sur son estrade et qui va répétant les phrases familières — *atrocités bestiales*, *talon de fer*, *tyrannie sanglante*, *peuples libres du monde*, *se tenir coude à coude* — on a souvent le sentiment curieux qu'on ne voit pas là un être humain vivant, mais une sorte de mannequin : un sentiment qui devient parfois plus fort lorsque la lumière se reflète dans les lunettes de l'orateur, les transformant en disques étincelants derrière lesquels il semble n'y avoir pas d'yeux. Cette remarque n'est même pas fantaisiste. Un orateur qui a recours à ce type de phraséologie a jusqu'à un certain point réussi à se transformer en machine. Les bruits appropriés sortent de son larynx, mais son cerveau n'est pas concerné, alors qu'il le serait s'il devait choisir ses mots par lui-même. Si le discours qu'il prononce est un de ceux auxquels il est habitué, il peut être presque inconscient de ce qu'il dit, comme on l'est quand on prononce les réponses à l'église. Cet état réduit de conscience, bien qu'il ne soit pas indispensable, est en tout cas favorable au conformisme.

A notre époque, les discours et les écrits politiques sont pour l'essentiel une défense de l'indéfendable. Des événements tels que la continuation de la domination britannique en Inde, les purges et les déportations en Russie, le lancement d'une bombe atomique sur le Japon, peuvent bien sûr être défendus, mais seulement par des arguments que la plupart des gens ne peuvent reprendre à leur compte et qui ne s'inscrivent pas dans les buts professés par les partis politiques. Ainsi le langage politique consiste-t-il pour une grande part en euphémismes, pétitions de principe et pure confusion. Des villages sans défenses sont bombardés par l'aviation, les habitants sont chassés vers la campagne, le bétail est passé à la mitrailleuse, les maisons sont incendiées par des balles incendiaires : on appelle cela *pacification*. Des millions de paysans se font voler leur ferme et sont jetés sur les routes avec pour seul viatique ce qu'ils peuvent porter : on appelle ça *transfert de population*, ou *rectification de frontière*. Des gens sont emprisonnés pour des années, sans jugement, au abattus d'une balle dans la nuque, ou envoyés mourir de scorbut dans les camps de bûcherons de l'Arctique : on appelle ça *élimination des éléments suspects*. Une telle phraséologie est nécessaire si l'on veut nommer les choses pour susciter les images qui leur correspondent. Prenez par exemple un professeur anglais qui vit à l'aise et qui défend le totalitarisme russe. Il ne peut pas dire d'un

dit, il ne pense pas vraiment. Regardez encore une fois les exemples que j'ai donnés au début de cet essai. Le Professeur Laski (n°1) utilise cinq négations en 53 mots. L'une est superflue, elle rend même le passage absurde ; par dessus le marché il y a confusion entre *alien* (étranger, contraire) et *akin* (voisin), d'où un nouveau non-sens ; enfin, quelques gaucheries accroissent le flou de l'ensemble. Le Professeur Hogben jette par dessus les moulins une batterie qui peut écrire des prescriptions, et tout en désapprouvant l'expression populaire *put up with* (encaisser, supporter) il ne se donne pas la peine de vérifier la signification de *egregious* dans le dictionnaire. Le texte n°3, si on adopte une attitude peu clémente n'a simplement aucun sens : on pourrait probablement deviner ce que l'auteur a voulu dire en lisant tout l'article dont il est extrait. Dans le texte n°4, l'auteur sait plus ou moins ce qu'il veut dire, mais une accumulation de tournures usées fait obstruction. Dans le texte n°5, les mots et le sens se sont presque faussés compagnie. Les gens qui écrivent de cette façon ont d'ordinaire un but qui les tient à cœur — ils détestent une chose et veulent exprimer leur solidarité avec une autre — mais ils ne s'intéressent pas au détail de ce qu'ils disent. Un auteur scrupuleux, à chaque phrase qu'il écrit, se posera au moins quatre questions :

- Qu'est-ce que j'essaie de dire ?
- Quels mots vont me permettre de l'exprimer
- Quelle image, quelle expression toute faite le rendra plus clair ?
- Cette image est-elle assez vivante pour avoir un effet ?

Et il s'en posera encore probablement deux autres :

- Pourrais-je écrire cela de façon plus concise ?
- Ai-je dit quelque chose dont la laideur pourrait être évitée ?

Mais vous n'êtes pas obligé de vous donner toute cette peine. Vous pouvez l'esquiver en ouvrant simplement votre esprit et en laissant les expressions toutes faites s'y rassembler. Elles construiront les phrases pour vous — elles penseront même pour vous jusqu'à un certain point — et au besoin elles réussiront à vous rendre l'important service de voiler partiellement ce que vous voulez dire, pour les autres et pour vous-mêmes. C'est à ce point que le lien entre la politique et la dégradation de la langue devient clair.

A notre époque il est évident que les écrits politiques sont de mauvais écrits. Quand ce n'est pas vrai, il se trouve d'ordinaire que l'écrivain est une sorte de rebelle, exprimant ses propres opinions et non une ligne de parti. L'orthodoxie, de quelque couleur qu'elle soit, semble exiger un style sans vie, imitatif. Les dialectes

une raison pratique à ce changement de mode : il est probablement dû à un détournement instinctif devant les mots les plus proches, et à un sentiment vague qui attribue au mot grec une saleur scientifique.

Le jargon particulier au style marxiste (*hyène, bourreau, cannibale, petit-bourgeois, ces aristocrates, laquais, larbin, chien enragé, garde-blanc, etc.*) consiste largement en expressions traduites du russe, de l'allemand ou du français ; mais la façon habituelle de forger un nouveau mot est d'utiliser une racine grecque ou latine, avec l'affixe approprié et, si nécessaire, le suffixe -iser. Il est souvent plus facile de fabriquer de tels mots (*délocaliser, impermissible, extraconjugal, non-fragmentaire*) que de trouver les mots anglais correspondant à sa pensée. En général, le résultat est un accroissement du laisser-aller et de l'imprécision.

Des mots sans signification

Dans certaines sortes d'écrit, en particulier en critique d'art et en critique littéraire, il est courant de rencontrer de longs passages qui sont presque entièrement dénués de sens. Des mots tels que : *romantique, valeurs plastiques, humain, mort, sentimental, vitalité naturelle*, comme ils sont utilisés par la critique d'art, n'ont strictement aucune signification, en ce sens que non seulement ils ne désignent rien de précis, mais aussi que le lecteur ne s'attend presque jamais à ce qu'ils signifient quelque chose. Quand un critique écrit : « *La caractéristique saillante de l'oeuvre de M. X est son caractère vivant* », tandis qu'un autre écrit : « *La chose qui frappe immédiatement dans l'oeuvre de M. X est une particulière absence de vie* » le lecteur accepte ces points de vue comme de simples différences d'opinion. S'il s'agissait de mots tels que noir ou blanc, au lieu des mots de jargon vivant et absence de vie, il verrait aussitôt que la langue a été utilisée de façon impropre. Beaucoup de mots politiques sont de ce genre. Le mot fascisme n'a maintenant aucune signification, sauf dans la mesure où il signifie quelque chose de non désirable. Les mots : *démocratie, socialisme, liberté, patriotique, réaliste, justice* ont chacun divers sens qui se contredisent. Dans le cas du mot *démocratie*, non seulement il n'y a aucune définition sur laquelle tout le monde s'accorde, mais la tentative d'en créer une rencontre des résistances de tous les côtés. On admet presque universellement que quand on parle d'un pays « démocratique », c'est un compliment ; par conséquent les défenseurs de n'importe quel régime proclament

que c'est une démocratie et se sentiraient contraints de cesser d'utiliser ce mot s'il avait un sens précis. Les mots de ce genre sont souvent utilisés d'une façon sciemment malhonnête. C'est-à-dire que la personne qui les utilise a sa propre définition, mais laisse son auditeur penser qu'il veut dire quelque chose de tout à fait différent. Les affirmations telles que « *Le Maréchal Pétain était un vrai patriote* », « *La presse soviétique est la plus libre du monde* », « *L'Eglise catholique est opposée à la persécution* » sont presque toujours prononcées dans l'intention de tromper. D'autres mots sont utilisés dans des sens très divers, la plupart du temps plus ou moins malhonnêtement : *classe, totalitaire, science, progressiste, réactionnaire, bourgeois, égalité*.

Maintenant que j'ai donné ce catalogue de filouteries et de perversions, laissez-moi donner un autre exemple de la sorte d'écrits auxquels elles ont conduit. C'est par nature un exemple imaginaire. Je vais traduire en anglais de la pire espèce un passage écrit en bon anglais. Voici un vers connu de l'*Ecclésiaste* :

« *Je me retournaï et vis que sous le soleil la course ne va pas au plus rapide, ni la bataille au plus puissant, ni même le pain au plus sage, pas plus que les richesses ne vont aux gens de grande compréhension, ni les faveurs aux hommes habiles ; mais l'occasion peut s'offrir à tous.* »

Voici en anglais moderne :

« *Des considérations objectives sur des phénomènes contemporains amènent à la conclusion que le succès ou l'échec dans des activités concurrentielles ne révèlent aucune tendance à l'existence d'un rapport avec les capacités innées ; mais qu'un élément énorme d'imprévisibilité doit invariablement être pris en considération.* »

Ceci est une parodie, mais elle n'est pas grossière. L'exemple n°3 contient divers morceaux de la même eau. On voit que je n'ai pas fait une traduction complète. Le début et la fin de la phrase suivent la signification originale d'assez près, mais au milieu les illustrations concrètes — course, bataille, pain — se dissolvent dans une expression vague : « *le succès ou l'échec dans des activités de compétition* ». Il le fallait, car aucun écrivain moderne du genre dont je parle — c'est-à-dire capable d'utiliser des expressions telles que « *des considérations objectives sur des phénomènes contemporains* » — ne classerait ses pensées de cette façon précise et détaillée. La tendance générale de la prose moderne est à l'opposé du concret. Maintenant analysez ces deux phrases d'un peu plus près. La première contient 49 mots mais seulement 60 syllabes, et tous ces mots proviennent de la vie courante. La seconde contient 38 mots et 90 syllabes : 18 de ces mots sont d'origine latine, et

un de racine grecque*. La première phrase contient 6 images frappantes et une seule tournure qui retienne l'attention (« *l'occasion peut s'offrir* ») qui pourrait être qualifiée de vague. La seconde ne contient pas une seule tournure qui retienne l'attention ou qui soit vivante, et malgré ses 90 syllabes elle ne donne qu'une version abrégée du contenu de la première phrase. Il ne fait aucun doute que c'est le style de la deuxième phrase qui gagne du terrain dans l'anglais moderne. Je ne veux pas exagérer. Cette sorte d'écrit n'est pas encore universel, et des affleurements de simplicité peuvent apparaître ici ou là dans les pages les plus mal écrites. Ceci dit, si on vous demandait (et le suis dans le même cas) d'écrire quelques lignes sur l'incertitude de la fortune, vous écririez probablement quelque chose de beaucoup plus proche de ma phrase imaginaire que de celle tirée de l'*Ecclésiaste*.

Comme j'ai essayé de le montrer, le style moderne dans ce qu'il y a de pire ne consiste pas à choisir des mots pour leur sens, ni à inventer des images pour rendre plus clair le sens. Il consiste à assembler de longues tirades de mots qui ont déjà été ordonnés par quelqu'un d'autre, et à rendre le résultat présentable par des trucs de charla-tan. Ce qui est attirant dans cette façon d'écrire, c'est sa facilité. Il est plus facile — et même plus rapide, une fois que vous avez pris le pli de dire « *mon avis ce n'est pas une hypothèse injustifiable que de croire...* » que de dire « *Je pense que...* ». Si vous utilisez des expressions toutes faites, non seulement vous n'avez plus besoin de chercher des mots convenables, mais vous pouvez même ne plus vous préoccuper du rythme de vos phrases : ces expressions étant en général agencées pour être plus ou moins euphoniques. Quand vous composez à la hâte — quand vous dictez à un sténographe par exemple, ou quand vous faites un discours public — il est tout naturel de tomber dans un style latinisé, prétentieux. Des scies telles que : *une considération que nous ferions bien de garder à l'esprit, une conclusion à laquelle chacun d'entre nous donnerait son assentiment* épargneront à maintes phrases de finir en queue de poisson. En ayant recours à des métaphores, des images et des idiotismes usés jusqu'à la corde, on s'épargne beaucoup d'effort intellectuel ; en contrepartie, on laisse le sens dans la vague, pour le lecteur mais aussi pour soi-même. C'est cela le résultat des métaphores mêlées. Le seul but d'une métaphore est de faire surgir une image visuelle. Quand ces images font défaut — comme dans *l'hydre fasciste a entonné son chant du cygne (...)* — on peut être certain que l'écrivain n'a pas en tête une image des objets dont il parle ; autrement

* *Tout cela dans l'original anglais, bien entendu.*